

cette époque ; mais profondément vicieuse, aimant à boire, et ayant apporté avec elle la passion innée du vol.

Ces mauvais côtés de sa nature ne s'étaient développés et affirmés qu'avec l'âge, de telle sorte que Jérôme, qui aurait eu besoin d'une compagne intelligente et dévouée pour lui apporter la force de caractère et la suite dans les idées qui lui faisaient défaut, se laissa aller, lui aussi, à la pente des événements, et resta toute sa vie dans la position peu relevée où il était né.

Prosper naquit de cette union. Ce fut une grande joie dans la maison ; et les parents fondèrent de grandes espérances sur ce fils. Louise, malgré ses vices, était assez bonne mère, et fort ambitieuse, non pour elle, mais pour ses enfants. Quant à Jérôme, il rêva pour son héritier ce qu'il n'osait plus rêver pour lui-même. Il voulu que son fils reçut une éducation soignée.

« Nous en ferons un notaire, un avocat ou un médecin », disait-il avec orgueil.

Comme, après tout, le commerce du brocanteur ne marchait pas mal, rien ne s'opposait à la réalisation de ce rêve, d'autant plus que Prosper, d'une intelligence précoce, mordait fort bien à l'étude et donnait de grandes espérances. Mais il avait aussi ses petits défauts. Il était menteur, il aimait déjà le jeu ; il avait la passion d'une certaine indépendance et supportait mal toute espèce de frein. De plus, idole de ses parents, il était gâté au delà du permis ; ce qui ne pouvait qu'en faire un égoïste, un vaniteux et un mauvais sujet.

Au moment où Prosper atteignait ses quatorze ans et continuait ses études, Louise Martin mit au monde un nouvel enfant, qui reçut le nom de Désiré.

L'arrivée de ce frère changea beaucoup l'aspect des choses.

Louise, qui s'était laissée aller de plus en plus à la pente de sa nature inférieure et qui buvait énormément, se prit d'une tendresse désordonnée pour ce dernier fils. Il devint son chérubin et celui aussi du père, vieilli, découragé, peu à peu avili par le contact de sa compagne. On ne s'occupa plus de Prosper, qui, sans s'en plaindre, en profita pour se livrer à tous ses mauvais penchants. A dix-huit ans, il avait commencé sa médecine ; mais emporté par sa nature, fréquentant peu les cours de l'École, il hanta les cafés, les brasseries, les bals publics de bas étage, ne prenant de la vie d'étudiants que les habitudes mauvaises et les occupations désordonnées.

C'est ainsi qu'un beau jour il avait fait la connaissance de la « Belle Julie », entraînée une nuit de carnaval, dans quelque bastringue de barrière, par des amies d'atelier.

Puis, Jérôme Martin mourut, laissant à sa veuve la maison de la rue Rébeval et le petit commerce qu'il y avait installé. Ici nouveau changement : la veuve renonça à la boisson. Une autre passion s'était emparée d'elle : l'avarice. Elle continua le commerce de son mari, entassant avec énergie les gros sous, continuant peu à peu d'arrondir le petit magot que lui avait légué le défunt : et, pour cela, se livrant à l'usure et prêtant à la petite semaine de faibles sommes, avec un intérêt de deux cents à trois cents pour cent.

Ce fut, d'ailleurs, à ce moment, que Prosper, qui avait toujours eu un certain respect pour son père, quitta la maison maternelle, afin d'aller vivre avec la Belle Julie. Cette décision ne peina pas beaucoup Louise Martin, mais elle l'irrita et amena une brouille presque complète entre le fils et la mère, qui prit la Belle Julie en grippe, sans la connaître, lui attribuant l'origine de tous les torts de Prosper.

Du reste, il lui restait Désiré, sur lequel, depuis longtemps,

elle avait reporté toutes ses affections, et qu'elle avait trouvé moyen de gâter encore plus qu'elle n'avait fait pour son fils aîné. Aussi Désiré poussait-il comme il l'entendait.

Pour lui, on n'avait fait aucun rêve d'avenir. On le laissait vivre à sa guise : la mère n'eût pas supporté qu'on le tracassât ; et, comme Désiré avait tous les instincts d'un enfant du ruisseau il s'en donnait à cœur-joie, et présentait le type parfait du petit voyou de barrière, pâle, les joues creuses, le regard éteint et cynique, la voix traînante, déjà homme par le vice et l'expérience à l'âge où l'on devrait tout ignorer.

Par exemple, intelligent et rusé ; mais d'une intelligence malfaisante, et n'éprouvant de joie qu'à tromper et à combiner des plans tourteux pour arriver à la réalisation du moindre de ses désirs, avec un fond de férocité native, qui se manifestait déjà, chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Sa seule vertu, s'était d'aimer sa mère et son frère ; et puis aussi, une autre personne, la « Belle Julie », dont les charmes qu'il avait entrevus, exerçaient sur son cerveau une sorte d'attraction étrange et lui inspiraient un véritable amour platonique sans qu'il s'en rendit compte, malgré la précocité de ses sentiments vicieux. Aussi, était-il toujours l'avocat des deux amoureux auprès de sa mère, défendant son frère et la « Belle Julie ; » avocat souvent heureux, car Louise Martin ne savait rien lui refuser. C'était donc grâce à lui, à son intervention toute-puissante, que Prosper devait d'obtenir quelquefois, dans des cas extrêmes, un léger secours d'argent, arraché à l'avarice de sa mère.

— Mère, disait Désiré en caressant la vieille femme, Prosper a besoin d'argent. Il faut « abouler des monacos ! » Sois tranquille. J'ai idée que je vous enrichirai tous.

Et la mère s'exécutait en grognant et en maudissant la jeune fille qu'elle n'avait jamais voulu voir. Elle cédait surtout quand elle avait fait une bonne affaire, ce qui la mettait de belle humeur, comme de juste.

C'est qu'en effet, elle avait plusieurs cordes à son arc. Outre le commerce de bric-à-brac, qui rapportait peu à présent, et qu'elle négligeait beaucoup depuis la mort de son mari ; outre le prêt à usure, elle avait profité de son veuvage, pour faire un peu de recel, ayant toujours été encline au vol, ainsi que nous l'avons dit. Et, de ce côté, Désiré la servait merveilleusement, ayant un flair incomparable pour amener les voleurs embarrassés chez sa mère, quand il y avait une opération fructueuse à traiter avec eux.

Hâtons-nous de dire que Louise Martin agissait avec une telle prudence que la police ne l'avait jamais soupçonnée, et que le secret de ce troisième métier restait entre elle et Désiré. Le fils aîné ne savait rien, non plus que la Belle Julie. C'est dans ce milieu que Prosper conduisait Julie, et c'est là que nous allons les retrouver.

IV.

La voiture qui conduisait Prosper et Julie s'arrêta brusquement.

— Nous sommes rue Rébeval, au 53, cria le cocher, voyant que les voyageurs, absorbés par leurs pensées, sans doute, ne bougeaient pas.

Prosper Martin mit la tête à la portière. La boutique est fermée, murmura-t-il. La mère ferme de bonne heure. Elle va dîner... nous arriverons un peu tard. Mais n'importe. Je le pré-